



Séminaire MéthéoGéo – édition 2022

Chercheur invité : Frédéric Barbe

Sommaire

Description générale du séminaire	2
Objectifs du séminaire et commande	3
I. Discussion thématique.....	3
II. Discussions méthodologiques.....	4
1- Des savoirs vernaculaires à la construction d'un savoir collectif.....	4
2- Carte : méthodes et outils.....	6
III. Discussion autour du positionnement dans le monde académique.....	6
Programme	9

21 et 22 septembre 2022

Cermosem, Le Pradel, 07170 Mirabel

Description générale du séminaire

Le séminaire MéthéoGéo est un séminaire traditionnellement organisé par le laboratoire grenoblois de sciences sociales Pacte, rassemblant pendant un ou deux jours des doctorant·es et un·e invité·e issu·e du monde académique. A partir du croisement des travaux de la personne invitée et des travaux des participant·es, sont ainsi abordées des questions thématiques, méthodologiques, ou encore épistémologiques. Si l'organisation du séminaire par les équipes de la Cité des Territoires l'ancre généralement dans la Géographie et l'Aménagement, il n'en reste pas moins transversal dans les questions qu'il aborde et ouvert à tou·tes. Ainsi, chaque édition s'inspire et croise des questions du moment dans le monde académique et les domaines d'intérêts des participant·es impliqué·es.

Le séminaire se déroule habituellement au Cermosem, antenne du laboratoire Pacte en Ardèche qui offre un cadre privilégié d'échange, isolé des activités habituelles du laboratoire à Grenoble, mais aussi de l'activité urbaine. Ce lieu offre un terrain d'expérimentation, sur lequel participant·es et invité·es peuvent avoir un regard neuf.

Cette année, une envie commune a émergé lors de la préparation du séminaire : questionner le positionnement du·de la chercheur·se au prisme de ses méthodes d'enquêtes, mais aussi de ses « engagements », que ceux-ci soient personnels ou qu'ils s'expriment dans le débat public. La place de l'engagement dans la recherche scientifique a en effet été largement questionnée ces dernières années, y compris hors du monde académique et principalement à travers des polémiques, provoquant ainsi parfois raccourcis et mécompréhensions au fil des controverses. C'est fort de ces envies que nous nous sommes tourné·es vers Frédéric Barbe qui a répondu favorablement à notre invitation.

[Frederic Barbe](#) est un chercheur en géographie et aménagement associé au laboratoire AAU - Centre de Recherche Nantais Architectures Urbanités (CRENAU). Son travail aborde, entre autres, des questions d'habiter, d'écologie politique, de métropolisation et des mouvements citoyens. Ses recherches abordent par exemple, les expérimentations de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, la politique touristique de Nantes Métropole, l'expérience habitante dans des quartiers objets de renouvellement urbain, etc. Il revendique un « tact ontologique » qui l'amène à considérer l'expérience vécue et la parole habitante comme une matière essentielle pour sa démarche de recherche. Avec le collectif « [A la criée](#) » auquel il participe activement, il publie des ouvrages de natures variées (anti-guides touristiques, cartes radicales...) synthétisant ainsi une partie de son travail dans des objets destinés à un public plus vaste que les seul·es universitair·es.

Objectifs du séminaire et commande

Au cours de nos différentes réunions de travail, nous avons distingué de façon schématique trois grands aspects dans vos travaux. Ce découpage a permis de faciliter cette présentation et la construction du programme du séminaire, mais il ne permet pas de rendre compte de nos discussions où ces différents aspects s'entremêlaient et se nourrissaient l'un l'autre. Un premier aspect est lié à **vos sujets d'étude et thématiques de recherche** sur les lieux de luttes écologiques, habitantes et politique et sur le voyage et le tourisme. Derrière ces objets, semble émerger le concept d'habiter, questionné en creux dans plusieurs de vos travaux. Le deuxième aspect concerne votre approche de la construction des savoirs par de l'enquête de terrain, par l'objet carte, ainsi que votre conception épistémique - ce que nous avons regroupé sous le terme de **méthodologie**. Enfin, le troisième aspect que nous aimerions aborder au cours du séminaire porte sur **votre positionnement de chercheur** vis-à-vis des codes académiques, et plus largement sur votre carrière et votre engagement militant et artistique.

La proposition de séminaire que nous vous adressons ne porte donc pas tant sur une problématique fermée mais plutôt sur une série de questions ouvertes qui ont émergé de nos discussions collectives, sur des éléments qui ne figurent pas toujours explicitement dans vos écrits, et au sujet desquels nos questions souhaitent apporter des éclairages. Nous vous laissons le soin de vous saisir d'une ou plusieurs de ces questions.

Nous vous proposons donc trois sujets de discussion (points I. et II.) pouvant faire l'objet d'au moins une demi-journée de travail chacune : une théorique et deux méthodologiques (II.1 et II.2), ainsi qu'une question ouverte sur le positionnement des chercheur·ses dans et le monde académique qui pourrait aussi bien faire l'objet d'une demi-journée spécifique, de question transversale ou encore de discussions dans des moments informels selon votre préférence (point III).

I. Discussion thématique

Le concept d'habiter

Dans les différentes thématiques que nous avons dégagées de vos travaux, le concept d'habiter s'est révélé comme un point central dans nos discussions, car il nous semblait transparaître à de nombreuses reprises dans vos écrits (et parfois même interrogé directement). Non content d'intéresser des champs disciplinaires distincts, de l'urbanisme à l'anthropologie, l'habiter apparaît au fil de sa diffusion comme un concept aux bords de plus en plus flous et aux définitions plurielles, bien que voisines. Nous sommes donc revenu·es sur quelques éléments récurrents dans sa définition en géographie et urbanisme pour nourrir nos réflexions et identifier fractures et continuités entre ces différentes utilisations de l'habiter dans la recherche.

En nous appuyant sur la généalogie du terme dans les disciplines spatiales proposée par Mathis Stock (2003), nous avons défini une trajectoire définitionnelle pour ce terme partant de la philosophie (notamment heideggérienne) et arrivant, à partir des années 1960, dans les champs de la géographie et de la sociologie, notamment sous l'influence du géographe Eric Dardel et des sociologues Henri Raymond et Raymond Lefebvre (qui lui préfèrent alors le terme « habitat »). Le dernier jalon important de cette migration disciplinaire vers la géographie et l'urbanisme nous semble avoir été réalisé dans l'espace francophone par les géographes Michel Lussault, Jacques Lévy et Jean-Marc Besse au tournant du 21^{ème} siècle.

Au fil de ce parcours, l'habiter se charge de sens : intégrant à la dépendance entre l'humain et son milieu les pratiques spatiales quotidiennes et exceptionnelles (liées à la mobilité touristique par exemple), l'appropriation sensible du territoire et enfin les représentations. Parmi les apports récents à ce terme, figure la remise au centre du socle terrestre formulée par exemple chez Paquot et *al.* (1997) à l'aide du terme « écoumène ». La proposition de Bruno Latour (2017) de réinscrire nos modes de vie et d'organisation sur la « zone critique », de nous inscrire dans une perspective « terrestre » peuvent être lues dans ce sens.

Qu'il s'agisse de l'habitat pavillonnaire de Lefebvre et Raymond ou du terrestre de Latour, il nous a semblé identifier avec récurrence des formes d'appropriations politiques du concept d'habiter. Vous en avancez une version forte avec l'idée de « l'habiter en conscience d'habiter » qui propose de penser, dans le cas de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, l'occupation de l'espace dans une logique de lutte, et traduit l'idée d'engagement de la personne, et du groupe dans la construction du vivre ensemble.

Dans un article de Geneviève Pruvost paru en 2013 et intitulé « L'alternative écologique », l'autrice se propose de rendre compte des pratiques et du rapport au territoire (au sens d'espace physique habité par des humains et des non-humains) « d'alternatifs » (*sic*), qu'il s'agisse de néo-ruraux venus d'ailleurs ou de locaux convaincus par les filières bio, l'éco-construction, voire de descendants (in)directs des communautés hippies installées dans la région depuis les années 1970. Sans que G. Pruvost ne mobilise le concept d'habiter, il est difficile de ne pas voir à travers les pratiques spatiales des enquêté-es, l'énumération de leurs liens avec leur région, ses habitant-es ou son sol, une conscience forte et politique d'ancrage dans un lieu qui est pour eux à la fois unique et ordinaire.

Agir en « conscience d'habiter » revient-il en somme à prendre conscience de la part politique de nos actes du quotidien et de leur ancrage spatial ? Cela relève-t-il d'une forme de « politisation du moindre geste » ? D'une prise de conscience active des « processus d'engendrement » (Bruno Latour, 2017), autrement dit, de nos dépendances au non-humain, au socle terrestre mais aussi des impacts territoriaux générés par nos modes de vie et d'organisation (de l'extraction des matières aux déchets rejetés) ?

II. Discussions méthodologiques

1- Des savoirs vernaculaires à la construction d'un savoir collectif

Enquête, enquêteur-se et enquêté-es : d'où émane le savoir ?

Le point de départ de nos réflexions méthodologiques autour de votre travail est la place et la crédibilité des savoirs vernaculaires et des productions artistiques au sein de la production du savoir académique. En cela, le *Guide indigène de (dé)tourisme de Nantes et Saint-Nazaire* (2016) propose un format hybride associant des écrits d'origines et de natures variées (d'articles détaillant de manières précises l'historique d'un lieu à un « journal intime » écrit à plusieurs mains, en passant par des slogans entendus dans des manifestations). Il se révèle ainsi une proposition de description du territoire de l'estuaire de la Loire et de celles et ceux qui l'habitent (au sens le plus géographique du terme), description à la fois précise et essentiellement basée sur un empirisme radical.

« La 'zone à défendre' de Notre-Dame-des-Landes ou l'habiter comme politique », un texte paru dans *Norois* en 2016, nous offre aussi à voir cet empirisme radical. La mobilisation de références philosophiques, l'usage de la cartographie ainsi que le choix de la première

personne laissent entrevoir un rapport à la production de connaissances basée sur l'expérience, personnelle ou collective, et une tentative permanente de rendre compte des objets étudiés comme autant de rhizomes, où toute hiérarchie se révèle arbitraire et ne résiste pas à l'épreuve du temps.

La mise en regard de ces deux textes interroge par ailleurs la place des acteurs de l'enquête dans la construction des savoirs. Quelle est la participation réelle de chacun·e dans cette construction ? On peut prendre en compte celle des chercheur·ses qui notent méticuleusement leurs observations de terrain et les remettent en perspective ; celle des enquêté·es, dont la parole et les actes sont la matière première dans toute démarche anthropologique ; ou encore celle du public à qui est destiné ces travaux et qui, dans la manière qu'il aura de recevoir les fruits d'une enquête, participera à la diffusion des savoirs. Ces questionnements nous amènent à penser que la place des chercheur·ses dans ce processus de construction n'est pas prépondérante par rapport à celle d'autres acteur·ices ; également, que les relations des chercheur·es aux enquêté·es et au public à qui est destiné le travail de recherche sont des articulations qu'il est essentiel de (re)définir au fil de l'enquête et de la production de l'objet de médiation.

La méthode d'enquête : le point de bascule dans la construction d'un savoir collectif ?

A l'heure de la rédaction de ce document, nous sommes pour la plupart en fin de première ou deuxième année de thèse, et donc en plein dans nos enquêtes de terrain. C'est donc sans surprise que nous nous sommes attaché·es à saisir vos méthodes d'enquête de terrain. Votre positionnement vis-à-vis de vos objets d'études, passant parfois par des démarches relevant presque de l'anthropologie, et le terme « participation observante » que vous avez utilisé lors de nos précédentes discussions, ont donc particulièrement retenu notre attention.

Au-delà de la question de l'origine des savoirs, c'est donc aussi celle de l'appréhension du terrain et des enquêté·es que nous souhaiterions aborder. Nous aurions donc aimé discuter avec vous de questions plus pratiques sur les façons de mener des entretiens dans le cadre d'une « participation observante » ; sur la possibilité d'utiliser d'autres méthodes que l'entretien pour faire la recension des savoirs vernaculaires ; sur la participation à des actions collectives tout en rendant compte dans un objectif de construction des savoirs de sa position de chercheur·se ; sur la retranscription de nos impressions et savoirs recueillis pendant nos phases de terrain (type carnet de terrain ou autre) ; ou encore sur la perception de la position d'enquêteur·se par les enquêté·es dans ce cadre.

Si ces questions peuvent sembler triviales (ou simplement pratiques) au regard de celles concernant l'origine des savoirs, elles nous ont semblées pourtant indissociables. En effet, si l'on admet que les savoirs vernaculaires peuvent mener à la construction d'un savoir collectif, il nous semble nécessaire d'évoquer des questions pratiques quant aux méthodes d'enquête relevant de démarches anthropologiques.

Des questionnements au sujet de discussion proposé

Nos réflexions nous ont ainsi mené à délimiter un sujet de discussion que nous aimerions mener ensemble. **Nous souhaiterions ainsi aborder la question des passages entre l'accumulation de connaissances faites sur le terrain, notamment par l'enquête autour des savoirs vernaculaires, et la construction d'un savoir commun, susceptible d'être retranscrit dans un objet de médiation.** Ces passages peuvent donc tout autant relever de questions méthodologiques pratiques que de questions épistémologiques englobantes.

Ce savoir commun retranscrit dans des objets de médiation interroge nécessairement les « codes » de l'académisme dans le monde universitaire. S'émanciper de ces codes permet-

il une recension des savoirs plus libre et *in fine* plus juste ? Ou cela oblige-t-il au contraire à se questionner continuellement sur des points que la relative standardisation des formats académiques rend évidents et uniformes ?

2- Carte : méthodes et outils

Notre rapport à la cartographie est très hétérogène au sein du groupe. Pour certain·es, nous n'avons pas eu de formation dans les sciences de l'espace et ne l'utilisons pas dans nos recherches, tandis que pour d'autres la cartographie est un outil important voire un objet d'étude. Nous avons tous été sensible à votre approche en particulier lors de l'atelier réalisé en mai à la Base, auquel quelques-un·es ont pu assister.

Les cartes produites par le collectif A la criée, nous ont intéressé·es à deux titres différents : à la fois car elles s'éloignent de la conception traditionnelle de la carte telle qu'elle apparaît dans les représentations usuelles de la cartographie en géographie (le chorème de Brunet voire la carte vidalienne) mais aussi car elles semblent avoir pour fonction d'être à la fois un outil de recension collective du savoir et de médiation. En effet, elles semblent être en même temps le fruit d'une méthode de construction collective du savoir et un moyen de faire savoir ce qu'il se passe sur un espace, qui y habite et comment.

Nous avons envie de travailler collectivement sur et avec cet outil pour continuer à nous initier et, peu à peu, pouvoir éventuellement s'en saisir dans nos travaux. Nous nous sommes finalement accordé·es sur l'envie de se servir de cet outil pour travailler sur ce qui peut relier ou opposer nos différents sujets d'étude, les mettre en relation mais aussi pour créer une cartographie qui donne à voir nos terrains, nos thématiques, ou les concepts que nous mobilisons. L'idée s'inspire en partie des « cartes d'identité » telles que proposées par Philippe Rekacewicz dans ses propres ateliers, une méthode qui « invite à se projeter dans la carte sur la base de son histoire, parcours et itinéraires personnels. » (Anne-Christine Bronner, Philippe Rekacewicz et Florence Troin, 2018).

Nous vous proposons donc de **nous accompagner dans un processus de création de ces cartes, tentant de nous situer par rapport à la recherche (les concepts que nous mobilisons, notre positionnement ressenti dans le monde universitaire, nos terrains...) à l'occasion d'un atelier d'au moins une demi-journée**. Les objectifs derrière une telle proposition sont double : à la fois offrir une introduction aux méthodes cartographiques et à l'intérêt de la cartographie sensible comme façon de construire un recensement de son parcours, son rapport au terrain, à l'habiter, mais aussi permettre de visualiser les liens entre nos travaux, faire apparaître des objets communs ou des approches différentes dans nos recherches respectives.

III. Discussion autour du positionnement dans le monde académique

Sortir/jouer avec les codes

Pour finir, un des éléments qui nous a le plus marqué·es, et qui a également motivé notre invitation, est votre position vis à vis du monde académique. A la lecture de vos travaux, en nous informant sur votre parcours académique et lors de nos premiers échanges avec vous, nous avons eu la sensation que vous vous jouiez, voire parfois même, vous affranchissiez de plusieurs codes académiques. Nous aimerions discuter avec vous de vos choix (méthode, publications, carrière), mais aussi du déclic que vous décrivez avoir ressenti dans votre carrière de chercheur pour jouer de cette manière avec les codes du

milieu universitaire. Ce déclic est-il motivé par quelques choses en particulier ? Ces choix ont-ils été déterminants dans votre carrière académique ?

En tant que primo-entrant-es dans le monde académique, cela a fortement résonné avec nos propres parcours et positionnements vis-à-vis du monde universitaire, avec la perception qu'il nous faut d'abord devoir connaître et respecter les codes afin de pouvoir s'en émanciper. **Comment aborder ces codes et quels intérêts pouvons tirer à jouer avec eux, voire en tester les limites, lorsque l'on est jeune chercheur-se ?**

Rechercher et militer

Les liens entre engagement politique et recherche sont aujourd'hui particulièrement questionnés, y compris hors du monde universitaire, à une fréquence qui n'a peut-être pas été atteinte depuis les années 1970, la décennie suivant les événements de Mai 68 et la naissance du centre universitaire expérimental de Vincennes. Ces questionnements sont remontés jusqu'à la précédente ministre de l'enseignement supérieur, Mme Frédérique Vidal, qui déclarait par exemple sur CNEWS en février 2021 : « ce que l'on observe, à l'université, c'est que des gens peuvent utiliser leurs titres et l'aura qu'ils ont. Ils sont minoritaires et certains le font pour porter des idées radicales ou des idées militantes de l'islamo-gauchisme ». Cette déclaration ne peut être séparée d'un contexte où l'engagement militant est perçu comme une menace pour la scientificité des travaux de recherche. C'est en substance que le journaliste et sociologue Guillaume Erner déclarait sur France Culture quelques jours après les propos de la ministre : « la sortie de Frédérique Vidal est facilitée par ce climat où le scientisme est dominant, parce que l'idéologie est devenue un gros mot, alors même que l'une des bases de l'idéologie, les valeurs, n'ont jamais été autant portées en bandoulières. ».

Cela dit, une telle frontière entre engagement et recherche n'est-elle pas qu'une vue de l'esprit ? La scientificité d'un concept peut-elle être invalidée directement par l'engagement de celui ou celle qui l'a porté ? Et si non, de quelles précautions avons-nous besoin pour faire de la recherche tout en assumant un engagement ?

Par-delà la question de la scientificité, transparait aussi celle de la place de la science dans nos sociétés. Les sciences humaines et sociales (SHS) fournissent des analyses et des concepts opérants qui sont autant d'outils pour le monde des politiques et des activistes. L'inverse est d'ailleurs tout aussi vrai. Le rôle de la recherche et de celles et ceux qui la portent face aux mouvements sociaux et aux décisions politiques ne semble donc pas neutre. Ainsi Louis Pinto note au sujet de l'engagement dans les mouvements sociaux de Pierre Bourdieu : « il comporte une critique des modèles intellectuels contemporains dont une déficience majeure est qu'ils ne sont jamais parvenus à régler de façon convaincante les relations entre le registre de la pensée et celui de l'action » (Louis Pinto, 2001). S'engager ou rester en position de surplomb face aux enjeux contemporains et les mobilisations qui leurs sont attachés semblent donc des postures tout autant porteuses de sens l'une et l'autre, quant à la place des sciences sociales dans nos sociétés.

Bibliographie sélective

Eric Dardel (1952) L'homme et la terre - Nature de la réalité géographique

Henri Raymond, Marie-Geneviève Dezès, Nicole Haumont, Antoine Haumont (1968) L'Habitat Pavillonnaire

Thierry Paquot, Michel Lussault, Chris Younès, (1997) Habiter, le propre de l'humain, Villes, territoires et philosophie

Louis Pinto (2001) Une sociologie militante, l'engagement politique de Pierre Bourdieu *in* Regards Sociologiques n°22

Mathis Stock (2003) Pratiques des lieux, modes d'habiter, régimes d'habiter : Pour une analyse trialogique des dimensions spatiales des sociétés humaines *in* Travaux de l'Institut de Géographie de Reims n°115-118

Dan Ferrand-Bechmann (2007) A propos de Henri Lefebvre et Henri Raymond, Témoignage pour l'histoire de la sociologie *in* Socio-logos n°

Geneviève Pruvost (2013) L'alternative écologique, Vivre et travailler autrement *in* Terrain n°60

Frédéric Barbe (2016) La « zone à défendre » de Notre-Dame-des-Landes ou l'habiter comme politique *in* Norois n°238-239

Bruno Latour (2017) Où atterrir ?

Anne-Christine Bronner, Philippe Rekacewicz et Florence Troin (2018) Atelier de cartographie expérimentale

Collectif A la Criée (2018) Guide indigène de (dé)tourisme de Nantes et Saint-Nazaire

Guillaume Erner (2021) Existe-t-il un test permettant de détecter les islamo-gauchistes ? *in* Les Matins, France Culture

Programme

Mercredi 21 septembre

- 9h - 12h : Travail sur la cartographie

Atelier cartographie sensible de présentation de tous les participant.e.s. L'atelier propose de réfléchir aux positionnements individuels des travaux de recherche des participant.es (mental et/ou disciplinaire et/ou spatial), et de réfléchir collectivement à ce qui réunit les participant.es autour du séminaire, en aboutissant à une cartographie collective. Ce travail pourrait éventuellement servir de base pour un travail collectif et de mise en commun des doctorant.es de Pacte au fur et à mesure des années.

- 14h - 17h : Travail sur l'habiter

A partir de la carte du produite le matin, ou d'une autre carte issue de ses travaux, Frédéric Barbe nous présentera son approche de l'habiter. Suivra une discussion autour des visions/définitions de l'habiter mobilisé dans les cartographies réalisées le matin. L'objectif est d'explorer la manière dont ce concept relie les participant.es au séminaire.

- 21h : Concert Captain Frog, dans la cour du Cermosem, Le Pradel (Mirabel)

Jeudi 22 septembre

- 9h - 12h : Positionnement du.de la chercheur.euse : entre engagement et recherche

Comment est-il possible d'être militant et chercheur.euse en même temps, quel rapport au terrain et quelles nuances ? La discussion se fera à partir de la diffusion d'un support commun (extrait de film documentaire de recherche, Making of du film Les Bêtes du Sud sauvage) mouvant Retour et discussion autour de nos productions cartographiques de la veille

- 14h - 15h30 : Carte blanche à Robin Lesné
- 15h30 - 16h30 : Retour général sur le séminaire et sur les productions cartographiques.